

Aux films du temps

Carl Rodrigue

Number 236, March–April 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47986ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rodrigue, C. (2005). Review of [Aux films du temps]. *Séquences*, (236), 24–34.

AUX FILMS DU TEMPS

Événement rarissime s'il en est, voilà qu'une revue québécoise - spécialisée en cinéma qui plus est - fête cette année son 50^e anniversaire. C'est donc avec fierté que Séquences célèbre aujourd'hui ses noces d'or avec les cinéphiles de partout au Québec. Pour l'occasion, nous avons donné carte blanche à une vingtaine de rédacteurs de Séquences afin qu'ils pondent un texte sur leur film préféré.

D'entrée de jeu, l'exercice peut paraître banal, mais le choix lui-même est des plus ardu. Pour des cinéphiles ayant visionné des milliers de films, se limiter à un seul relève véritablement du « choix de Sophie ». Nous avons donc écouté les sages conseils de François Truffaut qui disait que « le plaisir doit être plus fort que l'analyse » et avons effectué notre choix dans cette optique. Certains ne voulant être associés à un seul film, vous retrouverez au bas de chacun de ces textes, une dizaine de coups de cœur qui vous permettront d'en savoir davantage sur les goûts personnels de l'équipe.

Sans aucune concertation, toutes les décennies, des années 30 (L'âge d'or) aux années 2000 (Une Longue fin de semaine à Buda et Pest) sont représentées. Une sélection de films où se côtoient des classiques (Notorious, Sunset Blvd, 2001: A Space Odyssey, The Godfather), des

films cultes (The Evil Dead, Blade Runner, Sans Soleil) ainsi que des choix plus personnels (Le Cerf-Volant du bout du monde, Over the Edge). Des œuvres du Québec (Les Vautours, Léolo) et de la France bien sûr (Le Roman d'un tricheur, La Vérité, Les Uns et les autres), mais aussi de partout dans le monde : de Hong Kong (The Killer) au Mexique (Reed, Mexique insurgé) en passant par l'Allemagne, où Wim Wenders est par ailleurs le seul réalisateur à être représenté deux fois (Alice dans les villes, Les Ailes du désir).

À la suite de ces 20 textes, vous retrouverez en page 35 les « coups de cœur de Séquences ». Compilation sans aucune prétention scientifique des films et des réalisateurs préférés de l'équipe. Tel qu'annoncé en éditorial, le dossier se poursuit par « Séquences - ou l'itinéraire courageux d'une revue de cinéma », un historique dressé par Léo Bonneville, fondateur de la revue. Puis, en guise de conclusion, vous retrouverez en pages 40 et 41 la liste des principaux collaborateurs ayant œuvré pour Séquences au cours des 50 dernières années, un travail colossal signé Luc Chaput.

Bonne lecture !

Carl Rodrigue



L'ÂGE D'OR

(France - 1930 - Luis Buñuel)

« On n'est point criminel pour faire la peinture des bizarres penchants qu'inspire la nature. » D.A.F. de Sade

C'était en 81 et la copie française de *L'Âge d'or* de Buñuel venait tout juste de sortir des voûtes de la police parisienne. Cependant, nous étions quelques-uns à savoir qu'il y avait à la cinémathèque de l'Université Laval une excellente copie en 16 mm. Nous avons bien dû la dévorer dix fois cette année-là. Biens calés dans un sombre « cubicule », nous soupirions avec Lya Lys et rugissions avec Gaston Modot. L'histoire de la subversion au cinéma commençait et culminait là. Cette copie, je l'ai même empruntée en catimini pour la présenter en programme d'ouverture d'un ciné-club que j'avais lancé pour de jeunes réfugiés salvadoriens. Franc succès : pendant que le projecteur faisait ronron, la rencontre s'opérait. La poésie éthylique de Roque Dalton se contaminait de cette violence sans limites - sadienne.

Depuis, je l'ai revu bien des fois et dans bien des circonstances. J'en ressors toujours troublé. J'ai adoré la folie de Fellini, les grandes structures complexes et mouvantes d'Eisenstein et la musique inouïe de Vertov. Mais Buñuel était à la fois désinvolte et ingénieux, impitoyable et toujours en émoi. Désinvolte dans ses ruades comme devant la technique : voyez ce balayage rapide de quelques éléments de décor qui ouvre *Le charme discret...* Ingénieux : *L'Âge d'or*, l'un des premiers films sonores français, contient cette séquence qui utilise déjà tous les ressorts de la bande-son (Modot escorté par les flics, Lys à la salle de bain). Si souvent impitoyable de la première scène de sa filmographie (*l'œil tranché au rasoir*) à la dernière (la déflagration d'une bombe). L'émotion perpétuellement renouvelée enfin puisque, contrairement au rêve d'un amour cristallin et hors de l'histoire dont rêvait André Breton, celui de Buñuel ne craignait pas de se nourrir d'abjection et d'horreur pour célébrer la vie qui tressaute, brûle, bout et pulvérise toute trivialité.



Michael Hogan

L'ÂGE D'OR — France 1930, 60 minutes — Réal. : Luis Buñuel — Scén. : Luis Buñuel, Salvador Dalí, d'après le roman *Les 120 jours de Sodome* de Sade — Int. : Gaston Modot, Lya Lys, Caridad de Laberdesque, Max Ernst, Josep Llorens Artigas, Lionel Salem, Germaine Noizet, Duchange, Bonaventura Ibáñez — Prod. : Le vicomte Charles de Noailles.

COUPS DE CŒUR

- 1) *Oktyabr / Octobre* (U.R.S.S. - 1927 - Sergei M. Eisenstein)
- 2) *Vérités et mensonges* (France/Iran/Allemagne - 1976 - Orson Welles)
- 3) *Les Enfants du paradis* (France - 1945 - Marcel Carné)
- 4) *Rear Window* (États-Unis - 1954 - Alfred Hitchcock)
- 5) *Amarcord* (Italie / France - 1973 - Federico Fellini)
- 6) *The Conversation* (États-Unis - 1974 - Francis Ford Copola)
- 7) *In girum imus nocte et consumimur igni* (France - 1978 - Guy Debord)
- 8) *Mémoire battante* (Québec - 1983 - Arthur Lamothe)
- 9) *Si j'avais quatre dromadaires* (France/Allemagne - 1966 - Chris Marker)
- 10) *De Nieuwe ijstijd / Les Vacances du cinéaste* (Pays-Bas - 1974 - Johan Van Der Keuken)

LE ROMAN D'UN TRICHEUR

(France - 1936 - Sacha Guitry)

Voilà exactement la matrice du film que j'aime, que j'estime et que j'honore de temps à autres de quelques visionnements : les scènes sont éparpillées mais concises, la mise en scène rigide mais posée, les dialogues littéraires se déclinent en autant de perles que de bombes, et par-dessus tout la narration et l'interprétation de Guitry restent d'une coquetterie assumée et hilarante.

Au milieu des années 1930, Guitry, ami personnel de Georges Feydeau, jouit déjà d'une renommée et d'une expérience considérable dans un genre que la critique dénigre et que le public adore : la comédie de boulevard malicieuse, le vaudeville mesquin, qu'il crée sous forme de long monologue explicatif. *Les Mémoires d'un tricheur* (1934) est l'un de ses textes les plus connus et l'adaptation qu'il en a



fait pour le cinéma sert de pont entre le passé et le futur du cinéma français : en plein réalisme poétique, Guitry s'attarde plutôt aux effets spéciaux à la Méliès et surtout aux expérimentations narratives en oppositions autour d'un récit tournant en dérision la morale, l'argent, le genre picaresque et, par-dessus tout, le théâtre filmé.

Dès le générique collégial où est présenté en travelling toute l'équipe technique, Guitry dirige le spectateur de sa voix unique en lui racontant l'histoire qui se déroule sous ses yeux, histoire qu'il commente, contredit ou dont il double lui-même les répliques à l'occasion. Hormis quelques faux dialogues durant lesquels Guitry expose et son interlocuteur dispose, le dramaturge a peut-être inventé à son insu le *playback*, alors que la bande-son est enregistrée avant le tournage. Il s'avère être ainsi un cinéaste audacieux et cabotin, mi-Orson Welles, mi-Fernandel.

Réhabilité beaucoup plus tard par François Truffaut et Alain Resnais, *Le Roman d'un tricheur* demeure la pierre angulaire de la filmographie de Guitry (36 films) et l'un des coups de maître du cinéma d'avant-guerre.

Charles-Stéphane Roy

LE ROMAN D'UN TRICHEUR — France 1936, 77 minutes — Réal. : Sacha Guitry — Scén. : Sacha Guitry, d'après son roman *Les Mémoires d'un tricheur* — Int. : Sacha Guitry, Jacqueline Delubac, Marguerite Moreno, Rosine Deréan, Pauline Carton, Fréhel, Elmire Vautier, Pierre Assy, Serge Grave, Henri Pfeiffer, Pierre Labry, Gaston Dupray, Roger Duchesne — Prod. : Serge Sandberg.

COUPS DE CŒUR

- 1) *O Lucky Man* (Royaume-Uni - 1973 - Lindsay Anderson)
- 2) *L'Atalante* (France - 1934 - Jean Vigo)
- 3) *Cool Hand Luke* (États-Unis - 1967 - Stuart Rosenberg)
- 4) *Women in Love* (Royaume-Uni - 1969 - Ken Russell)
- 5) *Aguirre, der Zorn Gottes / Aguirre, la colère de Dieu* (Allemagne - 1972 - Werner Herzog)
- 6) *Kaidan / Kwaidan* (Japon - 1964 - Masaki Kobayashi)
- 7) *Pickpocket* (France - 1959 - Robert Bresson)
- 8) *Don't Look Now* (Royaume-Uni/Italie - 1973 - Nicolas Roeg)
- 9) *Providence* (France/Suisse - 1977 - Alain Resnais)
- 10) *M*A*S*H* (États-Unis - 1970 - Robert Altman)

NOTORIOUS

(États-Unis - 1946 - Alfred Hitchcock)

J'aimais le cinéma, mais je ne l'adorais pas. Les films vus jusqu'alors n'étaient que de simples aventures d'un soir. Universitaire sans le sou, sans le câble et - quelle horreur - sans magnétoscope, je fus soumis durant quelques mois aux caprices des télédiffuseurs. Fuyant Ciné Quiz comme la peste, je me rabattais sur les miettes que l'on daignait jeter aux cinéphiles noctambules, comme ce festival Hitchcock qui amorça son cycle avec *Suspicion*.

Vint bien vite *Notorious*. Exposition d'un personnage principal dos à la caméra, plan séquence d'une étreinte passionnée entre deux amants, travelling vertigineux du sommet d'un escalier à une simple clef deux étages plus bas : autant de morceaux d'anthologie qui exercèrent chez moi une fascination jamais égalée depuis. Et bien que le film soit en noir et blanc, je mets quiconque au défi de me prouver que la scène du bal n'est pas en couleurs !



Bref, la perfection à un plan près : j'ai toujours regretté en effet que Cary Grant passe si vite devant Ivan Triesault, acteur dont la seule présence à l'écran décuple le suspense. Microscopique bémol qui ne m'empêcha pas de revoir *Notorious* un nombre astronomique de fois, faisant même l'école buissonnière afin d'assister à sa projection à la Cinémathèque, tandis qu'une amie compréhensive demeurait en classe.

Le fait d'aimer *Notorious* devint même une condition essentielle pour toute femme voulant partager ma vie. Pour celles qui n'apprécient pas, la porte n'est jamais bien loin. Bien sûr, je plaisante, mais comprenez-moi, je suis redevable de ce chef-d'œuvre à tant d'égards : pierre d'assise de ma cinéphilie, il m'a fait découvrir les univers sombres de Hitchcock et de Brian De Palma, son fils spirituel devenu depuis mon réalisateur favori. Puis en 2002, durant une entrevue que ce dernier accorda pour le compte du *Paradis de Brian De Palma*, j'en profitai pour le questionner à propos de... *Notorious*. La boucle était bouclée.

Carl Rodrigue

■ **NOTORIOUS (LES ENCHAÎNÉS)** — États-Unis (1946), 101 minutes — Réal. : Alfred Hitchcock — Scén. : Ben Hecht, Alfred Hitchcock, Clifford Odets, d'après l'histoire de John Taintor Foote, *The Song of the Dragon* — Int. : Cary Grant, Ingrid Bergman, Claude Rains, Louis Calhern, Leopoldine Konstantin, Reinhold Schünzel, Moroni Olsen, Ivan Triesault — Prod. : Alfred Hitchcock.

COUPS DE CŒUR

- 1) *The Untouchables* (États-Unis - 1987 - Brian De Palma)
- 2) *The Shining* (États-Unis - 1980 - Stanley Kubrick)
- 3) *Annie Hall* (États-Unis - 1977 - Woody Allen)
- 4) *37,2 Le Matin* (France - 1986 - Jean-Jacques Beineix)
- 5) *Jaws* (États-Unis - 1975 - Steven Spielberg)
- 6) *Carlito's Way* (États-Unis - 1993 - Brian De Palma)
- 7) *Les Enfants du paradis* (France - 1945 - Marcel Carné)
- 8) *One Flew Over The Cuckoo's Nest* (États-Unis - 1975 - Milos Forman)
- 9) *L'Appartement* (France - 1997 - Gilles Mimouni)
- 10) *Tu ne tueras point* (Pologne - 1988 - Krzysztof Kieslowski)

Sunset Blvd

(États-Unis - 1950 - Billy Wilder)

Étudiant à Paris, je me rends au début des années 70, un 27 mars, à la Cinémathèque française au palais de Chaillot pour voir ce film. Assis comme à l'habitude au premier rang, j'entends tout à coup, juste avant la projection, une voix venant du balcon, celle de Henri Langlois : « Je vous présente Gloria Swanson, c'est son anniversaire. Nous mangerons un gâteau à la fin de la projection. »



Commence ensuite le film, les mots « Sunset Blvd » sont écrits sur un panneau routier en bordure du trottoir. La narration vient d'outre-tombe, un corps flotte dans une piscine, un parfum délétère s'immisce dans la chaleur du sud californien. C'est un portrait acide du monde du cinéma qu'ont écrit deux amis scénaristes et que dirige l'un d'eux : Billy Wilder. Le film a, par moments, l'allure d'un reportage, mais transformé par la force de l'imagination et qui

garde toute sa puissance quand on le regarde aujourd'hui dans ces temps de presse « people ». Wilder, Brackett et Gloria Swanson ont créé un personnage, Norma Desmond, qui est plus connu que beaucoup de ses consœurs réelles, sauf peut-être Greta Garbo. En montrant l'autre côté du miroir aux alouettes, ils ont ainsi suscité un mythe plus grand qui, à la fin, traverse la lentille pour venir nous hanter. Wilder rend aussi hommage à l'expressionnisme allemand en utilisant plusieurs de ses codes. Comme tous les grands films, *Sunset Blvd* nous donne une autre manière de voir le monde mais aussi nous lance sur de nombreuses pistes : l'opposition entre les visions et carrières d'Erich von Stroheim et Cecil B. DeMille et l'importance de Lubitsch et des cinéastes germanophones à Hollywood, les scénaristes-réalisateurs et leurs associés, la pérennité de la notion de star, etc.

Voilà un de mes souvenirs de mon séjour dans cette ville cinéphile où l'on peut voir la plupart des films, même américains, en version originale sous-titrée, ce qui m'a permis de dire que c'est à Paris que j'ai amélioré ma connaissance de la langue anglaise.

Luc Chaput

■ **SUNSET BLVD (BOULEVARD DU CRÉPUSCULE)** — États-Unis 1950, 110 minutes — Réal. : Billy Wilder — Scén. : Charles Brackett, Billy Wilder, D.M. Marshman Jr., d'après l'histoire — Int. : William Holden, Gloria Swanson, Erich von Stroheim, Nancy Olson, Jack Webb, Cecil B. DeMille — Prod. : Charles Brackett.

COUPS DE CŒUR

- 1) *Citizen Kane* (États-Unis - 1941 - Orson Welles)
- 2) *8 1/2* (Italie - 1963 - Federico Fellini)
- 3) *Les Enfants du paradis* (France - 1945 - Marcel Carné)
- 4) *Sunrise : A Song of Two Humans* (États-Unis - 1927 - F.W. Murnau)
- 5) *Vertigo* (États-Unis - 1958 - Alfred Hitchcock)
- 6) *Smultronstället / Les Fraises sauvages* (Suède - 1957 - Ingmar Bergman)
- 7) *Andrei Rublyov / Andreï Roublev* (URSS - 1966 - Andreï Tarkovsky)
- 8) *Kumonosu Jo / Le Château de l'araignée* (Japon - 1957 - Akira Kurosawa)
- 9) *Il Gattopardo / Le Guépard* (Italie - 1963 - Luchino Visconti)
- 10) *Secrets and Lies* (Royaume-Uni - 1996 - Mike Leigh)

Le Cerf-volant du bout du monde

(France/Chine - 1957 - Roger Pigaut)

En 1956, Roger Pigaut entreprit de réaliser un film dont l'action, à l'instar du fameux *Ballon rouge* d'Albert Lamorisse, s'amorcerait sur la butte Montmartre.

À cette époque, c'est-à-dire il y a un demi-siècle, Montmartre, quoique déjà fréquentée par les touristes, avait gardé son caractère populaire. De typiques titis y perpétraient encore quelque quatre cents coups prétruhaldiens. Le film (muet) de Lamorisse narrait une amitié entre un ballon gonflé à l'hélium et l'enfant qui l'avait décroché d'un lampadaire. Pigaut et son scénariste Antoine Tudal s'inspirèrent de cette prémisse en étirant la corde...



En lieu et place du ballon: un cerf-volant à l'effigie de Souen Wou Kong, le roi des singes, personnage récurrent du folklore chinois. Souen Wou Kong prenait vie et faisait s'envoler un garçonnet montmartrois et sa sœur à bord d'un lit; leur voyage magique les conduisait en un souffle à Pékin, Chine. Deux poulbots en pyjama devant la Cité interdite: fabuleux tableau... Assez en tout cas pour fasciner le gamin que j'étais.

L'enfant aime rêver, et le rêve est la clé de la poésie. Bien sûr, le *Cerf-volant du bout du monde* est un film de mon temps; l'aspect nostalgique, indéniable, vient faire oublier que Pékin, ville aux cent mille vélos, est devenue depuis une des plus polluées de la planète. Et le message d'amitié évacue l'univers répressif de la Chine rouge d'avant ou d'après Mao. Mais nonobstant cette triste réalité, à notre époque d'effets numériques prédominants, je fus rassuré en revoyant le *Cerf-volant* dans une salle parisienne, en 2000. Les enfants présents, qui en avaient vu d'autres, et des plus fortiches, semblaient à leur tour enchantés, au point d'applaudir à la fin.

La poésie est intemporelle, me suis-je alors dit; Hollywood et le totalitarisme chinois n'y pourront jamais rien changer.

Note: *Le Cerf-Volant du bout du monde* semble hélas introuvable en vidéo ou DVD en Amérique du Nord.

Denis Desjardins

■ **LE CERF-VOLANT DU BOUT DU MONDE** — France/Chine 1958, 82 minutes — Réal.: Roger Pigaut — Scén.: Roger Pigaut, Antoine Tudal — Int.: Patrick de Bardine, Sylviane Rozenberg, Jacques Faburel, Gabrielle Fontan, Chun-Hua Chang — Prod.: Roger Pigaut, Jean Tourane.

COUPS DE CŒUR

- 1) *Les Enfants du paradis* (France - 1945 - Marcel Carné)
- 2) *La Maman et la Putain* (France - 1973 - Jean Eustache)
- 3) *Ma nuit chez Maud* (France - 1969 - Éric Rohmer)
- 4) *Viskningar och rop / Cris et chuchotements* (Suède - 1972 - Ingmar Bergman)
- 5) *Modern Times* (États-Unis - 1936 - Charles Chaplin)
- 6) *Déjeuner sur l'herbe* (France - 1959 - Jean Renoir)
- 7) *Kaseki* (Japon - 1975 - Masaki Kobayashi)
- 8) *Le Règne du jour* (Québec - 1967 - Pierre Perrault)
- 9) *Sorok Pervei / Le Quarante-et-unième* (URSS - 1956 - Grigori Chukhraj)
- 10) *Maine Océan* (France - 1986 - Jacques Rozier)

La Vérité

(France/Italie - 1960 - Henri-Georges Clouzot)

Pourquoi le film d'Henri-Georges Clouzot? Tout d'abord parce qu'à un moment où la Nouvelle Vague issue principalement des *Cahiers du cinéma* s'impose contre vents et marées face à un cinéma d'avant-guerre trop reposé sur ses lauriers, le cinéaste persiste et signe un film classique (sans contredit parmi ses meilleurs) où il ne rechigne pas à nous offrir un spectacle dans le sens cinématographique le plus digne, ce qui va à l'encontre des tenants purs et durs de la Nouvelle Vague qui n'hésitent pas à l'attaquer. Sur ce point, les séquences au tribunal s'avèrent des plus prenantes (phrases superbement construites, mots d'auteurs, prestation électrisante de Brigitte Bardot qui, là aussi, sans aucun doute, offre son plus grand rôle).



Directeur photo, Armand Thirard cadre ses plans de la manière la plus élégamment traditionnelle, de telle façon à ce que Bardot envahisse l'écran. Il s'agit là d'un cinéma du vedettariat, attribut que contestent sans cesse les pionniers de la Nouvelle Vague, eux qui sont plutôt tournés vers un nouveau naturalisme à la fois contestataire à l'égard du plan et de la présence du corps à l'écran. Tout le contraire du Clouzot de *La Vérité* qui projette l'espace corporel (féminin) dans sa forme la plus subliminale.

Avec *La Vérité*, Clouzot réussit avec ardeur à étayer une sorte de générosité face à l'idée plutôt pessimiste qu'il se fait de la société. La tendresse qu'il montre à l'égard de cette fille «perdue» évoque les héroïnes du *Corbeau* et de *Manon*, deux autres de ses films les plus puissants.

Mais au-delà du cinéaste, il y a une vedette, à l'époque au sommet de sa carrière. Entre son rôle à l'écran et celui qu'elle incarne dans sa vie privée, Brigitte Bardot trouve un écho évident et indiscutable. Bardot considère *La Vérité* comme la composition la plus aboutie de sa carrière. Nous lui donnons tout à fait raison.

Élie Castiel

■ **LA VÉRITÉ** — France/Italie 1960, 130 minutes — Réal.: Henri-Georges Clouzot — Scén.: Henri-Georges Clouzot, Véra Clouzot, Simone Drieu, Jérôme Géronimi, Michèle Perrein, Christiane Rochefort — Int.: Brigitte Bardot, Charles Vanel, Paul Meurisse, Sami Frey, Marie-José Nat, Louis Seigner, André Oumansky — Prod.: Raoul Lévy.

COUPS DE CŒUR

- 1) *Amarcord* (Italie/France - 1973 - Federico Fellini)
- 2) *Barry Lyndon* (Royaume-Uni - 1975 - Stanley Kubrick)
- 3) *El lugar sin límites / Ce lieu sans limite* (Mexique - 1978 - Arturo Ripstein)
- 4) *Podwójne ?ycie Weroniki / La Double Vie de Véronique* (Pologne/France - 1991 - Krzysztof Kieslowski)
- 5) *East of Eden / À l'Est d'Éden* (États-Unis - 1955 - Elia Kazan)
- 6) *Kaidan / Kwaidan* (Japon - 1964 - Masaki Kobayashi)
- 7) *Le Mépris* (France - 1963 - Jean-Luc Godard)
- 8) *Mondo Cane* (Italie - 1962 - Gualtiero Jacopetti/Paolo Cavara)
- 9) *Hable con ella / Parle avec elle* (Espagne - 2002 - Pedro Almodóvar)
- 10) *O Thissos / Le Voyage des comédiens* (Grèce - 1975 - Theo Angelopoulos)

2001 : A Space Odyssey

(Royaume-Uni - 1968 - Stanley Kubrick)

Samedi le 8 octobre 1977. Pendant des semaines, l'on nous avait fiévreusement préparé à cette première télédiffusion de 2001 en terre canadienne-française, et le pauvre adolescent que j'étais, né trop tard pour avoir pu expérimenter en Cinérama ce « voyage ultime » de la fin psychédélique des années 1960, et encore tout grisé des vaisseaux virevoltants à la mode de George Lucas, n'allait rater cette occasion pour rien au monde... Me voici donc rivé devant le vieux moniteur familial, perplexe et dépassé comme l'ont été tant de cinéphiles avant moi devant cette grande chose géniale et énigmatique, contemplative et fascinante qui, pour la première fois, me force à *penser* au cinéma, à essayer de dénicher, derrière son élégante façade futuriste, le sens profond de son intrigue métaphysique...



Combien de fois depuis, en salles comme dans ses nombreuses incarnations vidéo, suis-je retourné m'émerveiller de cette insolite métaphore visionnaire, structurée comme seul un extraterrestre aurait pu le faire, ne serait-ce que pour guetter à nouveau ce passage de l'os au satellite spatial, transition la plus célèbre de l'histoire du cinéma, pour admirer sa composition visuelle parfaite, d'une centralité géométrique

obsessionnelle, typique de ce cinéaste, pour survoler encore et toujours les plaines lunaires désolées à bord du minibus spatial, sur les accords lointains et abyssaux du *Lux Aeterna* de Ligeti, une succession de plans quasi oniriques qui ne cessent de me hanter... Et aussi, bien sûr, pour zieuter une fois de plus ce foutu rectangle noir ancré dans la culture populaire, phare-symbole impénétrable de toutes les intelligences supérieures, qui contemplant et guident avec sagesse et amusement cette race prétentieuse que nous sommes, et ses super-ordinateurs paranoïaques...

Dieu merci, Kubrick n'aura pas vécu assez longtemps pour voir se transformer son année fétiche en cauchemar, un certain 11 septembre. Mais peut-être avait-il vu juste ? Les humains ont failli, l'Ère des Monolithes est arrivée.

Stéphane Michaud

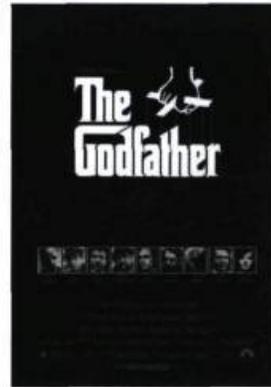
■ **2001 : A SPACE ODYSSEY** (2001 : L'ODYSSÉE DE L'ESPACE) — Royaume-Uni/États-Unis 1968, 141 minutes — **Réal.** : Stanley Kubrick — **Scén.** : Stanley Kubrick, Arthur C. Clarke, d'après son histoire *The Sentinel* — **Int.** : Keir Dullea, Gary Lockwood, William Sylvester, Daniel Richter, Douglas Rain, Leonard Rossiter, Margaret Tyzack, Robert Beatty — **Prod.** : Stanley Kubrick.

COUPS DE CŒUR

- 1) **Lawrence of Arabia** (Royaume-Uni - 1962 - David Lean)
- 2) **Citizen Kane** (États-Unis - 1941 - Orson Welles)
- 3) **A Man for all Seasons** (Royaume-Uni - 1966 - Fred Zinnemann)
- 4) **Picnic at Hanging Rock** (Australie - 1975 - Peter Weir)
- 5) **Barry Lyndon** (Royaume-Uni - 1976 - Stanley Kubrick)
- 6) **Close Encounters of the Third Kind** (États-Unis - 1977 - Steven Spielberg)
- 7) **Les Roseaux sauvages** (France - 1994 - André Téchiné)
- 8) **A Clockwork Orange** (Royaume-Uni - 1971 - Stanley Kubrick)
- 9) **Amadeus** (États-Unis - 1984 - Milos Forman)
- 10) **Julius Caesar** (États-Unis - 1953 - Joseph L. Mankiewicz)

The Godfather

(États-Unis - 1972 - Francis Ford Coppola)



En raison de mon jeune âge à l'époque de sa sortie, je n'ai pas eu la chance de voir **The Godfather** au cinéma mais plutôt à la télévision quelques années plus tard. L'impact fut néanmoins colossal. Je me rappelle avoir été sidéré par la violence et l'intensité de certaines scènes (celle de la tête du cheval décapitée dans le lit du producteur m'a profondément marqué), ébahi par l'histoire de cette famille italienne et de

leurs activités criminelles, ensorcelé par la prestation époustouflante de Marlon Brando, monstre sacré du cinéma, dans le rôle du Parrain mais aussi par celle d'Al Pacino, qui incarnait son fils Michael. Par contre, ce n'est qu'après l'avoir revu quelques fois que j'ai pu apprécier à sa juste valeur ce chef-d'œuvre épique de Francis Ford Coppola, tableau saisissant de l'ascension et de la quasi-déchéance d'un clan sicilien en Amérique en conflit avec d'autres caïds.

J'ai particulièrement apprécié revoir récemment le film sur DVD en écoutant les commentaires de Coppola qui retraçait ses souvenirs lors du tournage. Nombre de fois a-t-il été menacé de renvoi par les producteurs qui s'opposaient à ses idées. Obstiné et fin manipulateur, Coppola a tout de même réussi à s'imposer. Ce qui a probablement contribué à ce que **The Godfather**, qui a été tourné en 62 jours avec un budget de 6 millions et demi de dollars U.S., récolte dix nominations aux Oscars et remporte trois statuettes (meilleur film, meilleur scénario - Mario Puzo et Coppola - et meilleur acteur - Brando qui, par ailleurs, l'a refusé).

L'évocation remarquable de ce milieu et de l'époque, la mise en scène alerte et inventive, la photographie soignée, la tension constante et les excellentes interprétations font de cette œuvre un film précurseur, un classique du genre qui, encore aujourd'hui, représente pour moi un pur divertissement mais aussi l'un des plus grands longs métrages jamais tournés.

Pierre Ranger

■ **THE GODFATHER** (LE PARRAIN) — États-Unis 1972, 178 minutes — **Réal.** : Francis Ford Coppola — **Scén.** : Mario Puzo, Francis Ford Coppola, d'après le roman de Mario Puzo — **Int.** : Marlon Brando, Al Pacino, James Caan, John Cazale, Robert Duvall, Richard Costellano, Sterling Hayden, Richard Conte, Diane Keaton, Talia Shire. **Prod.** : Albert S. Ruddy.

COUPS DE CŒUR

- 1) **Notorious** (États-Unis - 1946 - Alfred Hitchcock)
- 2) **Jaws** (États-Unis - 1975 - Steven Spielberg)
- 3) **Hable con ella / Parle avec elle** (Espagne - 2002 - Pedro Almodóvar)
- 4) **Citizen Kane** (États-Unis - 1941 - Orson Welles)
- 5) **Un chien andalou** (France - 1929 - Luis Buñuel)
- 6) **Les Quatre cents coups** (France - 1959 - François Truffaut)
- 7) **Léolo** (Québec / France - 1992 - Jean-Claude Lauzon)
- 8) **Midnight Express** (Royaume-Uni / États-Unis - 1978 - Alan Parker)
- 9) **Dressed to Kill** (États-Unis - 1980 - Brian De Palma)
- 10) **The Shining** (Royaume-Uni - 1980 - Stanley Kubrick)

Reed, Mexico insurgente

(Mexique - 1973 - Paul Leduc)

J'ai vu ce film pour la première fois en 1974-75, à Cologne où j'étudiais. C'était l'époque de la révolution des œillets au Portugal, de la chute des colonels en Grèce, des régimes dictatoriaux impitoyables au Chili et en Argentine, de la Bande à Baader et des Brigades rouges. Bref, c'était l'époque de la grande contestation.

L'engagement politique des intellectuels, leur rôle dans le processus révolutionnaire, était la préoccupation première de tous ceux et celles qui voulaient changer la vie et le monde. Sartre, à cette époque, était encore un penseur de grande actualité... Dans ce contexte apparaît Reed qui distille la quintessence même de la question brûlante de l'époque.

Après ses études à Harvard, John Reed, le personnage central du film, était parti observer, à titre de journaliste, la révolution mexicaine (1910-1920). Par la suite, il devait fonder le Parti communiste des États-Unis, puis être témoin actif de la révolution d'octobre 1917 en Russie où, mort à 33 ans, il fut enterré à Moscou, sur la Place Rouge. Une pareille épopée était en parfaite résonance avec la morale et les aspirations des jeunes intellectuels des années 70.

Dès ce premier long métrage, qui est aussi un film premier à plusieurs égards, Leduc manifeste une capacité stupéfiante d'atteindre à l'essence. Teinté de sépia, le film évoque le cinéma des premiers temps alors que la mise en scène et en images traduit un souffle eisensteinien. Reed, le film, n'est ni un pastiche ni un hommage à ce père fondateur du cinéma moderne qui séjourna au Mexique où il réalisa *¡Que viva México!* (1931), mais c'est bien dans l'esprit d'Eisenstein qu'il s'exprime pour affirmer la position éthique et esthétique de Leduc, position de laquelle émerge l'aspect le plus frappant de ce film, à savoir son double hors champ : celui du tumulte de la révolution et celui de la transformation intérieure de Reed.

Monica Haïm

■ **REED, MEXICO INSURGENTE** (REED, MEXIQUE INSURGÉ) — Mexique 1973, 111 minutes — Réal. : Paul Leduc — Scén. : Paul Leduc, Emilio Carballido, Carlos Castañón, Juan Tovar. d'après le livre de John Reed, *Insurgent Mexico* — Int. : Claudio Obregón, Eduardo López Rojas, Ernesto Gómez Cruz, Juan Ángel Martínez, Carlos Castañón, Hugo Velázquez, Eraclio Zepeda — Prod. : Luis Barranco, Salvador López, Bertha Navarro.

COUPS DE CŒUR

- 1) *Il gattopardo / Le Guépard* (Italie - 1963 - Luchino Visconti)
- 2) *Viaggio in Italia / Voyage en Italie* (Italie - 1954 - Roberto Rossellini)
- 3) *Salò o le centoventi giornate di Sodoma / Salò ou Les Cent Vingt Journées de Sodome* (Italie - 1976 - Pier Paolo Pasolini)
- 4) *Taxidi sta Kythira / Voyage à Cythère* (Grèce - 1984 - Théo Angelopoulos)
- 5) *Allemagne neuf zéro* (France - 1991 - Jean-Luc Godard)
- 6) *In einem Jahr mit 13 Monden / L'Année des treize lunes* (Allemagne - 1978 - Rainer Werner Fassbinder)
- 7) *Au clair de la lune* (Québec - 1983 - Marc-André Forcier)
- 8) *Frida, naturaleza viva* (Mexique - 1984 - Paul Leduc)
- 9) *Principio y fin* (Mexique - 1993 - Arturo Ripstein)
- 10) *Krug Vtoroj / Le Deuxième Cercle* (Russie - 1990 - Aleksandr Sokourov)



Alice dans les villes

(Allemagne - 1974 - Wim Wenders)

Avec *Alice dans les villes*, premier film de la trilogie des road movies de leur auteur (comprenant *Faux Mouvement* et *Au fil du temps*), et après avoir tenu le spectateur deux heures durant dans un état voisin de l'hypnose, Wim Wenders le soumet à une sorte de test-vérité sur le sens à donner à son existence.

Avant sa rencontre avec la petite Alice, le journaliste allemand Phil Winter (Rüdiger Vogler), héros contemporain typique, n'a pas d'existence. Autour de lui ne règne que la léthargie répétitive des agglomérations américaines, petites ou grandes, qu'il traverse. Même sa copine new-yorkaise, à qui il tente de communiquer sa détresse, le met à la porte en lui disant : « Personne ne m'a dit comment vivre non plus. »

L'entrée inopinée de l'enfant de neuf ans dans la vie de Winter va progressivement permettre à celle-ci de rouler sur de nouveaux rails. La rencontre s'effectue dans un aéroport où on annonce que les vols à destination de l'Allemagne ont été retardés de vingt-quatre heures. Alice et sa mère (la belle Lisa Kreuzer, compagne de Wenders dans ces années-là) doivent partager une chambre d'hôtel avec notre journaliste désenchanté.



Au matin, la mère a disparu, laissant derrière elle une note où elle demande à Winter d'emmener Alice à Amsterdam où elle les retrouvera. Mais elle ne se présentera pas au rendez-vous, laissant l'homme et l'enfant décider de partir à la recherche d'une grand-mère (hypothétique) à Wuppertal ou dans une autre ville riveraine de la Ruhr.

Sensible et délicat du début à la fin, surtout grâce à la petite Yella Röttlander, inoubliable, *Alice dans les villes* réussit à démontrer que tout événement de la vie a sa raison d'être, que l'aliénation, thème privilégié chez Wenders, peut fondre comme neige au soleil à condition de garder l'esprit ouvert, et que, même dans les situations les plus désespérées, le radeau de nos existences étriquées ne va pas nécessairement couler.

Maurice Elia

■ **ALICE IN DEN STÄDTEN** (ALICE DANS LES VILLES) — Allemagne 1974, 110 minutes — Réal. : Wim Wenders — Scén. : Wim Wenders, Veith von Fürstenberg — Int. : Rüdiger Vogler, Yella Röttlander, Lisa Kreuzer, Edda Köchl, Ernest Boehm, Sam Presti — Prod. : Peter Genée, Wim Wenders.

COUPS DE CŒUR

- 1) *Pierrot le fou* (France - 1965 - Jean-Luc Godard)
- 2) *L'Aventura* (Italie/France - 1960 - Michelangelo Antonioni)
- 3) *Sasom i en spegel / À travers le miroir* (Suède - 1961 - Ingmar Bergman)
- 4) *Trois couleurs : Bleu* (France/Pologne - 1993 - Krzysztof Kieslowski)
- 5) *Plein Soleil* (France - 1960 - René Clément)
- 6) *Ultimo Tango A Parigi / Le Dernier Tango à Paris* (Italie/France - 1972 - Bernardo Bertolucci)
- 7) *Annie Hall* (États-Unis - 1977 - Woody Allen)
- 8) *Strangers on a Train* (États-Unis - 1951 - Alfred Hitchcock)
- 9) *Lasky jedné plavovlaky / Les Amours d'une blonde* (Tchécoslovaquie - 1965 - Milos Forman)
- 10) *The Man Who Shot Liberty Valance* (États-Unis - 1962 - John Ford)

Les Vautours

(Québec - 1975 - Jean-Claude Labrecque)



La première séquence est aiguë, découpée à l'exacto. Dans un bureau du parlement de Québec, un député (ineffable Roger Lebel) marche de long en large, dictant à sa secrétaire une lettre adressée au premier ministre Maurice Duplessis lui recommandant le jeune Louis Pelletier à un poste de commis de bureau. La scène est filmée du point de vue de Louis auquel les protagonistes jettent de temps à autre un regard excédé. Tout de

suite, la situation est posée. Louis, orphelin de père, n'a aucune envie de devenir fonctionnaire, mais c'est le désir de sa mère qu'il soit casé. Dans le Québec des années 50, c'est Duplessis qui décide de tout, jusqu'à l'embauche du moindre commis. Les événements vont ensuite s'enchaîner. La mère de Louis meurt subitement. Comme il est mineur, ses tantes vont rapidement accourir pour se partager le maigre héritage, dépouillant le garçon dont après tout, disent-elles, l'avenir est assuré. Mais, coup de tonnerre (nous sommes en 1959), Duplessis trépane.

Dans le personnage de Louis, impatient de vivre sa vie mais tout en intériorité, où un simple frémissement des narines trahit la révolte intérieure, Gilbert Sicotte, alors principalement comédien de théâtre, trouve son premier grand rôle au cinéma. En tante Yvette audacieuse et déterminée, qui entretient avec son neveu des rapports plaisamment équivoques, Monique Mercure donne une des meilleures interprétations de sa carrière. Jusqu'aux plus petits rôles, la distribution est pleine de primeurs et de trouvailles. Pour raconter cette histoire largement autobiographique, pour dépeindre la ville de Québec et la fin d'une époque, la mise en scène de Jean-Claude Labrecque est sobre et inventive. Aucune nostalgie dans l'évocation. C'est filmé non pas en noir et blanc mais en noir et bleu, si bien que les images finales de l'enterrement de Duplessis, tournées en Kodachrome, font l'effet d'une explosion. Un film injustement oublié.

Francine Laurendeau

■ **LES VAUTOURS** — Québec 1975, 91 minutes — **Réal.**: Jean-Claude Labrecque — **Scén.**: Robert Gurik, Jacques Jacob — **Int.**: Gilbert Sicotte, Monique Mercure, Carmen Tremblay, Amulette Garneau, Gabriel Arcand — **Prod.**: Louise Ranger.

COUPS DE CŒUR

- 1) **Hiroshima mon amour** (France - 1959 - Alain Resnais)
- 2) **L'Avventura** (Italie / France - 1960 - Michelangelo Antonioni)
- 3) **8 1/2** (Italie - 1963 - Federico Fellini)
- 4) **Pierrot le fou** (France - 1965 - Jean-Luc Godard)
- 5) **Les Bons Débaras** (Québec - 1980 - Francis Mankiewicz)
- 6) **Blade Runner** (États-Unis - 1982 - Ridley Scott)
- 7) **Dans la ville blanche** (Suisse/Portugal - 1982 - Alain Tanner)
- 8) **Der Himmel über Berlin / Les Ailes du désir** (Allemagne - 1987 - Wim Wenders)
- 9) **Milou en mai** (France - 1990 - Louis Malle)
- 10) **Jacquot de Nantes** (France - 1991 - Agnès Varda)

Over the Edge

(États-Unis - 1979 - Jonathan Kaplan)



Un vaste terrain plat, des ouvriers sur le bord d'une route, un panneau publicitaire annonçant la construction de deux cinémas qui ne verront jamais le jour. Nous sommes à New Grenada, banlieue perdue des États-Unis. La petite cité a besoin d'argent pour terminer un projet résidentiel et les investisseurs sont sollicités. Un quart de la population s'insurge. Âgés de moins de quinze ans, les réfractaires

partagent leurs domiciles avec les têtes dirigeantes de la ville. Menaçantes petites figures, ces adolescents sont superbement solidaires: «A kid who tells on another kid is a dead kid!» lance Ritchie à un policier.

La pochette du film déclare: «A real story of teenage rebellion». En finale, les jeunes séquestrent leurs parents dans une école. L'«ennemi» auquel on s'identifie triomphe! Coup de poing porté contre l'autorité.

L'œuvre de Kaplan raconte l'ennui et en expose les conséquences. Une ville en construction, qui semble abandonnée, sert de toile de fond à l'échec du rêve banlieusard américain. Métaphore du désaccord, **Over the Edge** expose le drame superficiel mais non moins réel d'une jeunesse américaine blasée. La délinquance des personnages renvoie au refus de se soumettre et fait de ce long métrage une cure contre le sentiment d'aliénation.

Aujourd'hui, quand je regarde ma copie VHS de **Over the Edge**, je pense à mon adolescence passée en banlieue, à la naissance d'une passion pour le cinéma, et à tous ces films qui m'éblouissent par la colère qu'ils expriment sans compromis. Si j'aime autant ce film, c'est qu'il représente dans mon esprit le symbole cinématographique de la désobéissance et parce qu'il témoigne de la puissance du cinéma à satisfaire l'inconscient dans sa revendication la plus primitive: la liberté!

Antonin Marquis

■ **OVER THE EDGE (VIOLENCES SUR LA VILLE)** — États-Unis 1979, 95 minutes — **Réal.**: Jonathan Kaplan — **Scén.**: Charles S. Haas, Tim Hunter — **Int.**: Michael Eric Kramer, Pamela Ludwig, Matt Dillon, Vincent Spano, Tom Fergus — **Prod.**: George Litto.

COUPS DE CŒUR

- 1) **Rebel Without a Cause** (États-Unis - 1955 - Nicholas Ray)
- 2) **Rock'n'Roll High School** (États-Unis - 1979 - Allan Arkush)
- 3) **Times Square** (États-Unis - 1980 - Allan Moyle)
- 4) **Dazed and Confused** (États-Unis - 1993 - Richard Linklater)
- 5) **Welcome to the Dollhouse** (États-Unis - 1995 - Todd Solondz)
- 6) **Kids** (États-Unis - 1995 - Larry Clark)
- 7) **Dogtown N' Z-Boys** (États-Unis - 1997 - George Hickenlooper)
- 8) **Gummo** (États-Unis - 1997 - Harmony Korine)
- 9) **Ken Park** (États-Unis - 2002 - Larry Clark)
- 10) **Elephant** (États-Unis - 2003 - Gus Van Sant)

The Evil Dead

(États-Unis - 1981 - Sam Raimi)

À chaque fois que j'avoue que *Evil Dead* est mon film fétiche, j'ai le front plissé, la bouche tordue et les yeux qui demandent pardon. C'est un peu comme si je parlais de corde à la veuve d'un pendu : ça ne se fait tout simplement pas. Alors pourquoi ce nanar forestier tourné à Morristown au Tennessee et dans un sous-sol du Michigan ? Indéfendable, me direz-vous. Vous avez raison. Mais soyez bons, je ne serai pas long. Cette relation au beau fixe débuta le samedi, 29 octobre 1983 ; je venais tout juste d'allonger douloureusement un gros 35 dollars (à raison de cinq dollars d'argent de poche par semaine, c'est presque deux mois de privation) pour m'abonner au vidéoclub du coin. La défunte revue de cinéma *Starfix*, qui était alors à son numéro initial, m'avait glorifié quelques mois auparavant un petit film d'horreur inventif réalisé par un gamin de 19 ans, gavé aux *Three Stooges*. Je retrouve donc la dite curiosité (ah ! cette superbe et monstrueuse pochette en plastique) au ras du tapis, dans le bas - déjà - des tablettes du magasin. Le lendemain matin, j'avais déjà rembobiné le ruban de la cassette trois fois. Oubliez son hémoglobine et ses crayons plantés dans les chevilles, ce qui me fascinait dans *Evil Dead*, c'est sa furieuse tonalité impérative et ses trouvailles de réalisation jetées à pleine volée. La mâchoire décrochée, j'encaissais là une leçon de mise en scène dévastatrice et insoupçonnée : travellings, cadrages et ellipses rivalisant jalousement d'audace et de virtuosité. À l'heure du souper, au trois-quarts du cinquième visionnement, mes parents réquisitionnèrent à mon grand dam, la télé. J'aimerais bien vous faire l'éloge de cette sublime photographie imparfaite toute en écharde, vous convaincre de l'arôme bien palpable des feuilles et de ma déraisonnable ambition d'aller en pèlerinage à Morristown, mais puisque j'ai suffisamment fait de dégâts, je m'en tiendrai là. Je vous assure toutefois que je possède d'autres qualités.



Patrice Doré

■ **THE EVIL DEAD** (L'OPÉRA DE LA TERREUR) — États-Unis 1981, 85 minutes — Réal. : Sam Raimi — Scén. : Sam Raimi — Int. : Bruce Campbell, Ellen Sandweiss, Hal Delrich, Betsy Baker, Theresa Tilly, Philip A. Gillis, Dorothy Tapert — Prod. : Robert G. Tapert.

COUPS DE CŒUR

- 1) *Phantom of the Paradise* (États-Unis - 1974 - Brian De Palma)
- 2) *Idi i smotri / Viens et Vois* (URSS - 1985 - Elem Klimov)
- 3) *Night of the Living Dead* (États-Unis - 1968 - George A. Romero)
- 4) *Psycho* (États-Unis - 1960 - Alfred Hitchcock)
- 5) *Carlito's Way* (États-Unis - 1993 - Brian De Palma)
- 6) *La Beauté du diable* (France - 1950 - René Clair)
- 7) *Sunset Blvd.* (États-Unis - 1950 - Billy Wilder)
- 8) *La Femme défendue* (France - 1997 - Philippe Harel)
- 9) *L'Ours et la poupée* (France - 1969 - Michel Deville)
- 10) *Viridiana* (Espagne - 1960 - Luis Buñuel)

Les Uns et les autres

(France - 1981 - Claude Lelouch)

Les gens font habituellement la moue lorsque je dis que *Les Uns et les autres* demeure pour moi, après toutes ces années de cinéphilie, le film le plus significatif. Mais c'est avec ce film que, pour moi, tout a commencé.

Je me souviens parfaitement : c'était un vendredi soir, au début des années 80, je ne sais plus précisément. J'avais retrouvé mon père dans un resto du centre-ville. Il terminait un repas avec un collègue. Je me souviens qu'ils en étaient au dessert, ce qui m'arrangeait puisque je voulais aller chez le disquaire me procurer le dernier 45 tours de Rod Stewart (bon... tant qu'à passer aux aveux !). Puis ce collègue s'est mis à nous parler avec passion d'un certain film. Et soudainement, je ne sais plus comment, nous voilà dans la voiture de ce collègue. Destination : un cinéma qui passait *Les Uns et les autres*.



Je ne me souviens pas vraiment de la séance (les souvenirs du film me viennent surtout des visionnements subséquents). Mais je me souviens clairement de cet extraordinaire sentiment qui m'a habité à la sortie du film... et longtemps après. J'étais à la fois enthousiasmé et bouleversé... Le film avait réveillé quelque chose en moi.

Dans *Les Uns et les autres*, le cinéma est total, plus grand que nature. Tout y est exaltant, le montage, la musique, l'espoir en l'humanité... et bien sûr cette caméra en mouvement, qui traduit si bien l'enthousiasme de Lelouch pour la vie et pour son art.

Ce soir-là, je ne sais trop pourquoi, quelque chose avait changé. J'ai su que le cinéma allait devenir important pour moi. L'adolescent que j'étais avait été happé.

Puis, j'ai étudié le cinéma. J'ai vu des films plus bouleversants, plus fondamentaux. Mais *Les Uns et les autres* demeure l'étincelle qui a tout déclenché. Un véritable Big Bang !

Carlo Mandolini

■ **LES UNS ET LES AUTRES** — France 1981, 184 minutes — Réal. : Claude Lelouch — Scén. : Claude Lelouch — Int. : Robert Hossein, Nicole Garcia, Geraldine Chaplin, Daniel Olbrychski, Jorge Donn, Rita Poelvoorde, Macha Méril, Evelyne Bouix, Francis Huster, Raymond Pellegrin — Prod. : Claude Lelouch.

COUPS DE CŒUR

- 1) *Hiroshima mon amour* (France - 1959 - Alain Resnais)
- 2) *Toto le héros* (Belgique - 1991 - Jaco van Dormael)
- 3) *Sunrise* (États-Unis - 1927 - F.W. Murnau)
- 4) *Brazil* (Royaume-Uni - 1985 - Terry Gilliam)
- 5) *Fa yeung nin wa / Les Silences du désir* (Hong-Kong - 2000 - Wong Kar-Wai)
- 6) *La strategia del ragno / La Stratégie de l'araignée* (Italie - 1970 - Bernardo Bertolucci)
- 7) *Les Vacances de M. Hulot* (France - 1953 - Jacques Tati)
- 8) *La Grande Illusion* (France - 1937 - Jean Renoir)
- 9) *Jules et Jim* (France - 1962 - François Truffaut)
- 10) *C'eravamo tanto amati / Nous nous sommes tant aimés* (Italie - 1974 - Ettore Scola)

Blade Runner

(États-Unis - 1982 - Ridley Scott)

J'ai vu **Blade Runner** à l'âge de 14 ans, à sa sortie en salles. J'avais décidé que c'en était fini d'attendre qu'on se décide à m'accompagner au cinéma : **Blade Runner** est donc le premier film que j'ai vu toute seule, comme une grande. Le choc qui m'attendait continue de m'ébranler aujourd'hui.

J'aurais pu vous parler de dizaines d'autres films que j'adore, certains d'auteurs probablement plus importants que Ridley Scott. Alors pourquoi **Blade Runner** ? C'est pourtant



fort simple. S'il est vrai que j'aime revisiter les œuvres apprécées, j'avoue qu'aucune ne s'est méritée autant de visionnements que **Blade Runner**. Depuis 1982, j'ai dû revoir le film près d'une trentaine de fois. Parce que c'est un film d'une richesse exceptionnelle, qui me parle et qui m'étonne aussi vivement aujourd'hui qu'il ne l'a fait à 14 ans. Il m'est époustoufflant de redécouvrir la minutie, la maîtrise, l'imagination et la

vision qui ont convergé pour produire cette fable futuriste devenue si influente. Tant de niveaux de lecture sont possibles (politique, écologique, philosophique), tant de points de vue (Deckard, Roy, Rachael), tant d'angles (écriture, direction artistique, environnement sonore) que je demeure persuadée d'en découvrir encore les trésors cachés à 90 ans.

Je pourrais, vous vous en doutez, plonger dans les détails (le monologue de Roy, les jouets de Sebastian, le bruit du néon au-dessus du comptoir de nouilles) et noircir encore des dizaines de pages. Je me contenterai de conclure avec ma réponse à une question qui demeure la plus cruciale pour plusieurs : version originale ou *director's cut* ? Au risque de me faire lapider par les puristes, je vous dirai : l'originale. Non pas pour le souvenir marquant du premier visionnement, mais pour une certaine *nostalgie* tout de même : celle que conférait au film sa voix off (tant haïe par certains pourtant), qui ajoutait une émouvante et fascinante couche de plus à savourer.

Claire Valade

■ **BLADE RUNNER** — États-Unis 1982, 116 minutes — Réal. : Ridley Scott — Scén. : Hampton Fancher, David Webb Peoples, d'après le roman de Philip K. Dick, *Do Androids Dream of Electric Sheep?* — Int. : Harrison Ford, Rutger Hauer, Sean Young, Daryl Hannah, Edward James Olmos, M. Emmet Walsh, Joe Turkel — Prod. : Michael Deeley.

COUPS DE CŒUR

- 1) **César et Rosalie** (France - 1972 - Claude Sautet)
- 2) **Manhattan** (États-Unis - 1979 - Woody Allen)
- 3) **Star Wars : A New Hope** (États-Unis - 1977 - George Lucas)
- 4) **The Magnificent Ambersons** (États-Unis - 1942 - Orson Welles)
- 5) **La Nuit américaine** (France - 1973 - François Truffaut)
- 6) **The Year of Living Dangerously** (Australie - 1982 - Peter Weir)
- 7) **Caro Diario / Journal Intime** (Italie/France - 1994 - Nanni Moretti)
- 8) **Fa yeung nin wa / In the Mood for Love** (Hong Kong/France - 2000 - Wong Kar Wai)
- 9) **Mon oncle d'Amérique** (France - 1980 - Alain Resnais)
- 10) **William Shakespeare's Romeo + Juliet** (États-Unis - 1996 - Baz Luhrmann)

Sans soleil

(France - 1983 - Chris Marker)

La première fois que j'ai vu **Sans soleil**, il m'est resté une impression à la fois vive et fuyante, comme un rêve particulièrement obsédant. Pourtant, ce film s'adressait aussi à l'intelligence. Rêve et intelligence peuvent-ils se côtoyer ? Évidemment, si on accepte que cette dernière ne s'exerce pas que par la raison. Mais la chose ne va pas de soi lorsqu'il s'agit d'un film documentaire, et qui plus est, un documentaire dont le propos est politique. Sauf que Marker a cette rare faculté d'évoluer avec grâce entre divers registres de l'expérience humaine. Et dans ce parcours, il prévoit des espaces pour la pensée du spectateur. Signalons, entre autres, ces séquences sans commentaire, véritables plages méditatives où le regard de l'auteur n'exclut pas une participation active du public.



L'impression de rêve vient aussi d'une construction en fragments. Choses vues ou senties, récits, souvenirs, images, surgissent à tout moment et créent des impressions de temps suspendu, distendu dans le mouvement général du temps. Ces fragments sont réunis et organisés par la voix de Marker. (Oui, bien sûr, c'est une voix de femme qu'on entend, mais pour moi, c'est toujours la voix de Marker.) Cette voix, qui techniquement est « hors champs », se trouve on ne peut plus engagée dans la matière du film. C'est que le cinéma de Marker (sa pensée, son regard, sa voix) se font partie prenante des battements du monde.

Cette façon de réfléchir le réel, cette aptitude à le reconstruire (qui n'exclut pas, loin de là, un sens aigu de l'éthique), cette manière de se sentir responsable des choses du monde, de prendre fortement partie sans imposer une vision totalitaire, enfin cette délicieuse liberté qui permet d'inclure dans son propos une « liste des choses qui font battre le cœur » contribuent, pour moi, à faire de **Sans soleil** une référence, une inspiration absolument unique.

Diane Poitras

■ **SANS SOLEIL** — France 1982, 100 minutes — Réal. : Chris Marker — Scén. : Chris Marker — Avec : Arielle Dombasle, Florence Delay — Prod. : Anatole Dauman.

COUPS DE CŒUR

- 1) **Sur / Le Sud** (Argentine/France - 1988 - Fernando Solanas)
- 2) **Dogville** (Danemark - 2003 - Lars von Trier)
- 3) **To Vlemma tou Odyssea / Le Regard d'Ulysse** (Grèce/France/Italie - 1995 - Theo Angelopoulos)
- 4) **La Plante humaine** (Québec - 1996 - Pierre Hébert)
- 5) **Gloria** (États-Unis - 1980 - John Cassavetes)
- 6) **Les Glaneurs et la glaneuse** (France - 2000 - Agnès Varda)
- 7) **Thirty Two Short Films About Glenn Gould** (Portugal/Canada - 1993 - François Girard)
- 8) **1900** (France/Italie - 1976 - Bernardo Bertolucci)
- 9) **My Beautiful Launderette** (Royaume-Uni - 1985 - Stephen Frears)
- 10) **The Thin Red Line** (Canada/États-Unis - 1998 - Terence Malick)

Les Ailes du désir

(Allemagne - 1987 - Wim Wenders)

C'est à Paris que j'ai découvert **Les Ailes du désir**, lors de sa sortie en 1987. C'était dans une petite salle de cinéma comme Paris en compte plusieurs. J'étais alors loin du milieu cinématographique et les raisons qui m'ont guidée vers ce film en particulier sont aujourd'hui nébuleuses. Ce dont je me souviens par contre très bien, c'est le véritable choc émotionnel qu'il m'a causé. Après la projection, je suis restée littéralement pétrifiée sur mon siège. Pourquoi un tel effet sur moi ? Était-ce ma sensibilité à fleur de peau, un sentiment de solitude et un questionnement existentiel semblable à celui de certains personnages du film amplifiés par ce séjour loin des miens ? Je ne saurais dire, mais cette histoire d'anges consolateurs et protecteurs, témoins de la détresse et de la misère humaine, rejoignait parfaitement à ce moment-là la quête spirituelle de la jeune femme idéaliste que j'étais. Jamais un film ne m'avait autant chavirée.



Depuis, j'ai revu ce classique de Wenders à quelques reprises, toujours avec délice, mais avec un regard évidemment différent. Presque vingt ans plus tard, ce film vieillit bien car il transcende les modes. Sa facture poétique, son contenu philosophique inspiré par les réflexions de l'écrivain Peter Handke, sa vision épurée d'un univers discret et bienveillant parallèle au nôtre et le destin magnifique d'un ange mû par la force de l'amour engendrent ici une œuvre universelle toujours porteuse d'espoir dans un monde de plus en plus incertain. Et puis, comment oublier le regard intense et émouvant de Bruno Ganz et la brève apparition de l'impayable inspecteur Colombo ? Non vraiment, **Les Ailes du désir** occupe une place à part dans ma boîte à images !

Louise-Véronique Sicotte

■ **LES AILES DU DÉSIR** (DER HIMMEL ÜBER BERLIN) — Allemagne 1987, 130 minutes — Réal. : Wim Wenders — Scén. : Peter Handke, Richard Reitinger, Wim Wenders — Int. : Bruno Ganz, Solveig Dommartin, Otto Sander, Curt Bois, Hans Martin Stier, Peter Falk — Prod. : Wim Wenders, Anatole Dauman.

COUPS DE CŒUR

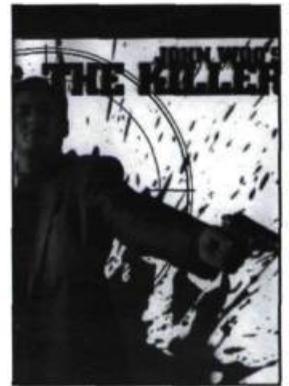
- 1) **La stanza del figlio / La Chambre du fils** (Italie - 2000 - Nanni Moretti)
- 2) **Fa yeung nin wa / In the Mood for Love** (Hong Kong/France - 2000 - Wong Kar Wai)
- 3) **Fahrenheit 451** (Angleterre - 1966 - François Truffaut)
- 4) **La Double Vie de Véronique** (France/Pologne - 1991 - Krzysztof Kieslowski)
- 5) **The Crying Game** (Royaume-Uni - 1992 - Neil Jordan)
- 6) **Nikita** (France - 1990 - Luc Besson)
- 7) **Soleil trompeur** (Russie - 1994 - Nikita Mikhalkov)
- 8) **Ponette** (France - 1996 - Jacques Doillon)
- 9) **Dancer in the Dark** (Danemark - 2000 - Lars von Triers)
- 10) **Microcosmos** (France - 1996 - Claude Nuridsany & Marie Pérennou)

The Killer

(Hong Kong - 1989 - John Woo)

Ce polar ultra-violent réalisé par le cinéaste chinois John Woo en 1989 est la quintessence du cinéma d'action moderne en plus d'être un des films les plus influents des quinze dernières années. À l'instar de Sam Peckinpah qui l'avait fait vingt ans plus tôt avec son film **La Horde sauvage**, **The Killer** a non seulement réinventé un genre, il lui a imposé des balises et un savoir-faire encore inégalé à ce jour.

S'inspirant librement et ouvertement de l'excellent film **Le Samouraï** de Jean-Pierre Melville - ici Chow Yun-Fat reprend essentiellement et avec le même charisme le personnage d'un tueur à gages qu'incarnait Alain Delon -, le film de Woo puise son inspiration dans divers autres films auxquels le cinéaste rend de beaux hommages. Par exemple, on peut citer le film **Bo sau** (Vengeance !) de Chang Cheh, le mentor de John Woo (ce dernier fit ses débuts au cinéma comme assistant-réalisateur sur quelques films de Cheh) dont on retrouve ici la même réflexion sur les notions d'honneur et de loyauté, de même qu'une esthétique stylisée quant au traitement flamboyant de la violence, violence toujours chorégraphiée, sauvage et grandiose. Avec **The Killer**, Woo rend aussi un bel hommage au roi du mélodrame Douglas Sirk et à son film **Magnificent Obsession**.



Il faut voir et revoir **The Killer** (au bas mot, je dois l'avoir vu quarante fois) pour ses monstrueuses séquences de fusillades et ses impeccables qualités formelles. En plus des images magnifiques de Peter Pau (**Tigre et Dragon**), d'un montage percutant et d'une réalisation époustouflante, **The Killer** renferme sa part de morceaux d'anthologie, dont notamment cette finale apocalyptique, hyperbolique et symbolique dans une église. Comment rester insensible à un tel déferlement d'émotion et de sensations fortes dont la beauté mène à l'état de grâce ?

Pascal Grenier

■ **THE KILLER** (DIE XIU SHUANG XIONG) — Hong Kong 1989, 110 minutes — Réal. : John Woo — Scén. : John Woo — Int. : Chow Yun Fat, Danny Lee, Sally Yeh, Kong Chu, Kenneth Tsang, Fui-On Shing, Wing-Cho Yip — Prod. : Tsui Hark.

COUPS DE CŒUR

- 1) **Sunset Blvd** (États-Unis - 1950 - Billy Wilder)
- 2) **Psycho** (États-Unis - 1960 - Alfred Hitchcock)
- 3) **A Clockwork Orange** (Royaume-Uni - 1971 - Stanley Kubrick)
- 4) **Deliverance** (États-Unis - 1972 - John Boorman)
- 5) **Viskningar och rop / Cris et chuchotements** (Suède - 1972 - Ingmar Bergman)
- 6) **Taxi Driver** (États-Unis - 1976 - Martin Scorsese)
- 7) **Der Amerikanische Freund / L'Ami américain** (Allemagne/France - 1977 - Wim Wenders)
- 8) **The Cook The Thief His Wife & Her Lover** (France/Pays-Bas/Royaume-Uni - 1989 - Peter Greenaway)
- 9) **The Thin Red Line** (Canada/États-Unis - 1998 - Terence Malik)
- 10) **Boksuneun nau geot / Sympathy for Mr. Vengeance** (Corée du Sud - 1998 - Park Chan-wook)

Léolo

(Québec / France - 1992 - Jean-Claude Lauzon)

C'est plutôt confus. Je ne suis pas sûr de pouvoir retracer dans ma mémoire la première fois où j'ai vu **Léolo**, pas plus que je ne peux me souvenir précisément de l'effet que le film a d'abord eu sur moi. La seule chose qui semble rester en surface, c'est cette impression extrêmement forte et diffuse qui vogue encore aujourd'hui, me faisant toujours éprouver une affection toute particulière pour le film de Lauzon. Parce que c'est de ça dont il s'agit : d'affection. Affection pour une signature qui bat fort, pour un souffle qui respire justement, pour un film qui semble me parler directement à chaque fois que je jette les yeux sur lui. Un film qui nous a marqués échappe à l'analyse ou même à l'appréciation, il se situe ailleurs, inutile d'en défendre les qualités et les défauts, c'est de tout autre chose dont il s'agit : c'est de l'attachement.

Lauzon avait un style, obstinément. Lauzon était d'abord et avant tout un auteur, sur papier et à l'écran, un auteur qui avait un besoin aigu - et extrêmement souffrant, dit-on - de création; c'était un merveilleux faiseur d'images, un type qui savait faire du cinéma un spectacle. Lauzon se racontait entre les lignes, racontant sa vie entre les plans, prétentieusement, d'une image à l'autre, au fil d'une démarche autobiographique tarabiscotée au spectacle par nécessité. **Léolo** est le testament *show off* d'un cinéaste *showman* pour qui le réel ne semblait pas suffire. Un film montagnes russes, un film plein de défauts, parfois excessif, parfois épuré, un film rêvé, souvent musical, manipulateur et fleur bleu mais toujours d'une poésie sauvage arrache cœur, venue chercher Ducharme en plein dans le mille. Et je ne peux me sortir de la tête, à chaque fois que je songe à **Léolo**, probablement à tort et à travers, l'image romantique du cinéaste mort trop jeune au combat. Ça doit venir d'un besoin congénital de fiction.

Simon Beaulieu

■ **LÉOLO** — Québec/France 1992, 107 minutes — **Réal.**: Jean-Claude Lauzon — **Scén.**: Jean-Claude Lauzon — **Int.**: Maxime Collin, Ginette Reno, Julien Guiomar, Roland Blouin, Giuditta Del Vecchio, Andrée Lachapelle, Pierre Bourgault, Yves Montmarquette, Lorne Brass, Francis St-Onge, Germain Houde, Gilbert Sicotte — **Prod.**: Aimée Danis, Lyse Lafontaine.

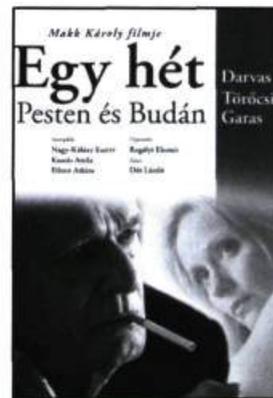
COUPS DE CŒUR

- 1) **La Bête lumineuse** (Québec - 1982 - Pierre Perrault)
- 2) **Chronique d'un été** (France - 1961 - Jean Rouch, Edgar Morin)
- 3) **Goodfellas** (États-Unis - 1990 - Martin Scorsese)
- 4) **Jésus de Montréal** (Québec - 1989 - Denys Arcand)
- 5) **Où êtes-vous donc ?** (Québec - 1969 - Gilles Groulx)
- 6) **Le Mépris** (France - 1963 - Jean-Luc Godard)
- 7) **American Movie** (États-Unis - 1999 - Chris Smith, Sarah Price)
- 8) **Husbands** (États-Unis - 1970 - John Cassavetes)
- 9) **Magnolia** (États-Unis - 1999 - Paul-Thomas Anderson)
- 10) **Nun ua goldun / Un instant d'innocence** (Iran - 1996 - Moshen Makmalbaf)

Une longue fin de semaine à Buda et Pest

(Hongrie - 2003 - Karoly Makk)

Le film récent que j'ai trouvé le plus riche et le plus émouvant est **Une longue fin de semaine à Buda et Pest**, de Karoly Makk, vu au festival de Valladolid 2003. Makk, qui a aujourd'hui 77 ans, y retourne à son film de 1970 **Amour** (*Szerelem*). Dans **Amour**, deux femmes, la mère (Lili Darvas), 96 ans, alitée, et la femme (Mari Töröksik, alors dans la trentaine) attendent le retour d'un homme absent : la mère croit qu'il fait carrière à Hollywood, la femme sait qu'il est en prison pour raisons politiques (on est en 1953). Elle ment à la mère et fabrique de fausses lettres d'Amérique pour maintenir un souffle de vie chez la fragile vieille femme (Bertucelli y a-t-elle trouvé l'inspiration de **Depuis qu'Otar est parti**?). Après sa mort, l'homme revient et le couple se reforme.



Dans **Une longue fin de semaine**, l'homme, Ivan, et la femme, Mari, sont interprétés, 33 ans plus tard, par les mêmes deux acteurs, Ivan Darvas et Mari Töröksik; Ivan, qui a fui la Hongrie pour Londres en 1956, a pris sa retraite et vit à Lugano avec sa femme anglaise; un coup de téléphone anonyme lui annonce que Mari, victime d'une crise cardiaque, est hospitalisée dans un état critique et qu'il devrait venir. C'est ainsi qu'Ivan retourne à Budapest

pour la première fois depuis près de 50 ans, que son histoire, et celle de Mari, va être en partie reprise, complétée et mise à jour; que Mari, qui aime toujours Ivan, est temporairement ramenée à la vie par sa présence puis meurt sereinement; qu'Ivan apprend que Mari a eu une fille de lui, et fait la connaissance de celle-ci. À son retour à Lugano, il trouve la maison vide...

Certes, l'émotion sera plus intense et plus profonde si l'on a vu **Amour** (et d'autres films avec Mari Töröksik, l'une de mes grandes amours cinématographiques), mais **Une longue fin de semaine** y ajoute des strates en amont et en aval de sens et d'ambiguïtés, de souffrance, de révélations sur des décennies d'histoire hongroise et européenne qui se prolongent dans l'esprit en échos et en réverbérations, et ravive le souvenir des années où le cinéma hongrois.

Michel Euvrard

■ **UNE LONGUE FIN DE SEMAINE À BUDA ET PEST** (EGY HÉT PESTEN ÉS BUDÁN) — Hongrie 2003, 90 minutes — **Réal.**: Karoly Makk — **Scén.**: Karoly Makk, Marc Vlessing — **Int.**: Eileen Atkins, Iván Darvas, Dezső Garas, Attila Kaszás, Eszter Nagy-Kálózy, Mari Töröksik, Emese Vasvári — **Prod.**: András Böhm.

COUPS DE CŒUR

- 1) **Seven Chances** (États-Unis - 1925 - Buster Keaton)
- 2) **City Girl** (États-Unis - 1930 - F.W. Murnau)
- 3) **Home from the Hill** (États-Unis - 1960 - Minnelli)
- 4) **9 dnejdnogo goda / Neuf jours d'une année** (URSS - 1961 - Mikhail Romm)
- 5) **La Jetée** (France - 1962 - Chris Marker)
- 6) **Szegénylegények / Les Sans Espoirs** (Hongrie - 1966 - Miklos Jancso)
- 7) **Hora de los hornos / L'Heure des brasières**
- 8) **Tendresse ordinaire** (Québec - 1973 - Jacques Leduc)
- 9) **Sauve qui peut (la vie)** (France - 1980 - Jean-Luc Godard)
- 10) **Chihwaseon / Ivre de femmes et de peinture** (Corée du sud - 2002 - Im Kwon-Taek)